

P. Mauro-Giuseppe Lepori, abbé général OCist

"Attendre l'attente"

**Conférence d'Avent
Hauterive, 5 décembre 2015**

Le temps de l'Avent cette année ouvre non seulement l'année liturgique, mais aussi le Jubilé de la Miséricorde qui sera inauguré le 8 décembre. C'est une coïncidence qui ne peut pas ne pas déterminer notre méditation sur la façon dont nous devons et voulons vivre ce temps d'attente et d'espérance de la venue du Seigneur.

La conscience humaine de l'attente

L'attente est une dimension très importante de l'expérience humaine. L'homme sait attendre, l'homme est toujours dans une dimension d'attente, parce qu'il est la créature qui vit dans le temps de manière consciente. Les anges ne vivent pas dans le temps, ne doivent pas attendre. Tout pour eux est présence et éternité, un temps infini qui se passe maintenant. Les animaux vivent dans le temps, ils attendent instinctivement ce qui satisfait leur appétit, ou que passe le jour, ou que leur maître revienne à la maison. Mais ils n'ont pas conscience de l'attente.

L'attente est la vraie mesure du temps, une mesure qui n'est pas numérique, pas chronologique. Nous sommes maintenant habitués à quantifier l'attente, à dire que nous avons attendu une heure, que le train s'est fait attendre avec 5 minutes de retard, qu'Internet nous a fait attendre 17 éternelles secondes avant de répondre à notre clic. Mais lorsque nous la mesurons ainsi, nous dénaturons l'attente, nous en faisons une chose, un phénomène détaché de nous-mêmes et de ce que nous attendons. C'est comme si l'attente était quelque chose à soi, en soi, sans relation. Alors que l'attente, et c'est là le point crucial, est relation, est une dimension du mystère de la relation.

Un poète italien, Clemente Rebora, alors qu'il était soldat pendant la première guerre mondiale, décrit dans une brève prose la situation sur le front quand il bruine, quand rien ne se passe, dans un scénario de boue, suspendu entre la vie et la mort. Et au milieu de cette description lui échappe une phrase de deux mots qui résume tout : "Attendre l'attente". (Clemente Rebora, *Stralcio*)

Seul l'homme est capable d'être conscient de la nature du temps au point de vivre l'attente comme une activité, comme un libre choix, comme une œuvre qui coïncide avec elle-même, qui travaille sur elle-même.

La culture informatique, en introduisant dans toutes nos activités le calcul numérique de l'attente que ces activités peuvent comporter, et surtout en nous donnant l'illusion que tout peut arriver tout de suite, sans attendre, nous prive d'une dimension essentielle de l'expérience humaine : elle nous prive de la liberté d'attendre, de vouloir attendre. Savoir attendre, savoir "attendre l'attente" qu'implique la vie humaine, n'est pas seulement une question de comportement superficiel, comme quand on dit que vous devez prendre la vie avec philosophie, être *cool*, être *zen*. Savoir attendre, et c'est le Christ qui nous le dit, est nécessaire à notre salut, c'est-à-dire, est nécessaire pour la restauration et l'accomplissement de notre humanité, que Dieu nous offre avec la Rédemption accomplie par Jésus Christ.

"Prenez garde, restez éveillés : car vous ne savez pas quand ce sera le moment. C'est comme un homme parti en voyage : en quittant sa maison, il a donné tout pouvoir à ses serviteurs, fixé à chacun son travail, et demandé au portier de veiller. Veillez donc, car vous ne savez pas quand vient le maître de la maison, le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin ; s'il arrive à l'improviste, il ne faudrait pas qu'il vous trouve endormis. Ce que je vous dis là, je le dis à tous : Veillez !" (Mc 13,33-37).

Veiller, au sens évangélique, signifie attendre l'attente, mais avec la conscience de foi que notre attente la plus vraie et la plus décisive est l'attente de Dieu.

Attente de Dieu

La véritable attente humaine est l'attente de Dieu. Seule l'attente de Dieu, la recherche de Dieu, donne un sens au temps, est le sens du temps. Le temps finira, s'accomplira, quand la rencontre définitive avec le Seigneur nous introduira dans l'éternité, et tout le temps passé à chercher Dieu sera rendu éternel.

Pour saint Benoît, cette recherche qui attend est la substance de la vie monastique, et donc de la vie chrétienne que la vie monastique veut vivre dans son essence. Saint Benoît demande de vérifier si le novice "cherche vraiment Dieu" (RB 58,7). Et quand il parle de la vertu de patience qui supporte tout, et donc donne un sens positif à toute expérience, à toute peine, grâce au Christ crucifié et ressuscité, il la fait coïncider avec l'attente du Seigneur : "*Sustine Dominum* – espère dans le Seigneur." Le même verbe latin, *sustinere*, souvent répété dans le quatrième degré de l'humilité qui consiste à supporter toutes choses, signifie à la fois "supporter" et "attendre" (cf. RB 7,35-43). Ce qu'on supporte, ce sont les expériences négatives de la vie, mais ce qu'on attend, c'est la venue du Seigneur. C'est comme si saint Benoît voulait nous dire que les peines que nous supportons avec patience sont transfigurées en attente persévérante du Seigneur, sont l'incarnation de l'attente du Seigneur qui vient nous libérer, pour nous consoler, porter avec nous les fardeaux de la vie.

Celui qui supporte attend, et réussit à supporter précisément parce que sa peine a le sens de l'attente, la tension de l'attente, l'énergie aimante de l'attente, c'est-à-dire l'énergie pleine d'espérance et de foi qu'un Autre vient nous sauver.

Le Christ est venu, il vient maintenant, et il viendra à la fin des temps justement pour donner à toute l'expérience humaine le sens et la signification de l'attente de Lui, et donc de la rencontre avec Lui. Le Christ est l'Époux qui vient, qui vient à notre rencontre. Le sens de l'attente est la rencontre qui l'accomplit.

Mais c'est la venue du Christ qui crée, qui suscite en nous le sentiment de l'attente, d'une attente qui donne saveur, chaleur et plénitude à la vie. Comme le suggère le prophète Isaïe : "Avant qu'ils n'appellent, moi, je répondrai ; ils parleront encore que moi, je les aurai entendus" (Is 65,24). C'est parce que Dieu se donne le premier que le cœur de l'homme Le cherche. C'est le Dieu éternel, de fait, qui crée dans le cœur humain, et même, avec le cœur humain, l'attente de Lui. Le Seigneur crée le temps pour créer l'espace de l'attente de Lui.

L'attente faussée

C'est le cœur lui-même qui nous rend témoignage de cela, de cette réalité. Mais le péché a faussé le temps et l'éternité, parce qu'il a faussé le temps de l'attente de Dieu. La main d'Adam et Ève, qui a voulu prendre tout de suite une réalisation de soi alternative au TU de Dieu, a brisé la notion du temps, le sens du temps, la beauté du temps, parce qu'elle a trahi l'attente de Dieu. Le péché originel fut un "prendre tout de suite", une réduction de l'aspiration du temps vers l'éternel à un "*main-tenant*", un "tenir en main" le fruit cueilli, sans attendre le TU qui tôt ou tard nous l'aurait donné, qui nous l'aurait donné comme rencontre avec Celui qui nous donne tout. "Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il, avec lui, ne pas nous donner tout ?" (Rm 8,32).

Avec le péché, le temps a perdu sa plénitude et sa beauté d'être espace d'attente du Dieu qui nous a faits pour nous attirer à Lui.

Dieu, après le péché, vient se promener dans le jardin, c'est-à-dire que le Seigneur s'exprime dans le temps, fait des pas dans le temps, et voici qu'Il découvre que le temps pour l'homme et la femme n'est plus attente de Lui. L'homme ne vient plus à sa rencontre : le temps pour l'homme n'est plus tendu vers la rencontre avec son Créateur.

Alors Dieu laisse entrer dans l'expérience humaine la fatigue, la souffrance et la mort : la fatigue du travail, la souffrance de l'accouchement, la mort qui rompt le temps (cf. Gn 3,8-19).

Fatigue, souffrance et mort démasquent l'illusion de posséder le temps, le sens du temps, la valeur du temps, c'est-à-dire le sens et la valeur de notre vie. En négatif, mais aussi en positif, parce que l'homme peut découvrir, et Dieu ne manquera pas de le lui révéler, que la fatigue, la souffrance et la mort peuvent désormais être

des occasions de retrouver le vrai sens du temps. L'homme peut découvrir que la fatigue, la souffrance et la mort, si elles sont de nouveau vécues dans la tension vers le TU qui nous fait, peuvent devenir signe et expérience de l'éternel. Non seulement des expériences dans lesquelles le temps nous est arraché des mains, mais aussi des occasions où le temps peut être donné, offert ; où le temps de notre vie peut mendier à mains vides le TU éternel qui nous aime et nous crée même après, surtout après le péché. À mains vides, c'est-à-dire avec des mains qui ne saisissent plus, qui ne sont plus les serres de l'oiseau de proie, mais l'expression de l'accueil d'un don.

C'est au fond cela, la découverte de l'amour, de la charité : que la fatigue, la souffrance et la mort que nous expérimentons dans le temps peuvent être des espaces d'offrande qui affirment un Autre, et donc des formes intenses d'attente ; intenses au point de coïncider avec l'expérience de l'Éternel, du TU éternel.

Le Dieu qui attend

Avec le péché toutefois, commence, ou plutôt se manifeste totalement un autre mystère. Une fois trahie l'attente de Dieu de la part de l'homme, c'est Dieu qui se met à chercher, à attendre l'homme. Autrement dit, Dieu manifeste sa miséricorde, son amour pour nous qui est miséricorde.

Que fait le père dans la parabole du fils prodigue ? Il attend ! Dès que le fils est parti vers la perdition et la mort, le père se met aussitôt à l'attendre : "Mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé !" (Lc 15,24). Dans la figure de ce père qui attend le fils, Jésus nous révèle un mystère extraordinaire (mais le mystère est toujours extraordinaire !) : Il nous révèle que la miséricorde est comme si l'amour de Dieu délaissait l'éternité pour devenir attendante dans le temps, recherche dans le temps, patience dans le temps. Dieu qui était l'Être éternel à attendre, se fait pour nous l'Être éternel qui attend.

C'est le mystère du Christ. L'Éternel entre dans le temps pour assumer toutes les conséquences du péché : la fatigue, la souffrance et la mort. Et c'est cela qui redonne au temps de l'homme, au temps humain, le sens, la beauté, l'intensité, la plénitude de l'attente de Dieu, de l'attente de l'Époux qui vient. L'Éternel vient dans le temps comme Époux, c'est-à-dire comme TU auquel s'unir intimement et à jamais pour vivre notre vie avec joie et fécondité.

Qu'a fait Jésus, le Fils de Dieu, pendant trente ans à Nazareth ? Il a attendu, il a vécu le temps de l'attente, sans hâte, avec obéissance. "Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue !", dit Jésus à sa Mère pendant les noces de Cana (Jn 2,4). Avec ces mots, qui semblent presque lui échapper dans un moment d'irritation, le Christ trahit le sens de tout le temps où il a vécu caché à Nazareth : pendant trente ans, Il a attendu son heure, l'heure de sa mission, l'heure voulue par le Père, l'heure qui donne sens au temps, à la fatigue, à la souffrance, à la mort du temps humain.

Quand nous sommes pressés, quand nous voulons tout tout de suite, le problème n'est pas que nous manquons de temps. Le problème est que nous n'attendons pas Dieu, que, dans ce que nous sommes en train de vivre, de faire, dans nos rencontres, nous n'attendons pas plus que cette chose-ci, ce plaisir-ci, cette gratification immédiate. Nous n'attendons pas l'infini, l'éternel, nous n'attendons pas Dieu. Nous étouffons le temps parce que nous n'aspirons pas à l'attente de Dieu.

"Respirez toujours le Christ"

Le père des moines, saint Antoine abbé, disait à ses disciples avant de mourir : "Respirez toujours le Christ !". Quel grand amour il avait pour ses fils spirituels de leur laisser comme héritage non des biens, non des richesses, non du pouvoir, mais la conscience d'un besoin, d'une pauvreté vitale, d'une impuissance radicale : celle d'avoir besoin du Christ comme de l'air pour vivre ! "Respirez toujours le Christ !" signifie que, dans le besoin immédiat que nous avons tous, comme le besoin d'oxygène, il nous est donné d'exprimer et d'incarner l'attente d'une rencontre avec l'Eternel qui veut s'unir à nous. C'est comme si Antoine avait dit à ses disciples que même lorsque nous avons besoin d'air, c'est du Christ que nous avons besoin, c'est-à-dire que tout besoin humain est un symbole réel, concret, de notre besoin du Seigneur, de notre attente de Jésus Christ, Époux de la vie.

C'est comme s'il leur disait : quand l'air vous manque, ou quand vous avez faim et soif, ou lorsque la santé vous fait défaut, ou la compagnie et l'amour du prochain, sachez que c'est du Christ que vous avez et aurez toujours besoin, Il est Celui qui manque vraiment, profondément au cœur humain. Cela ne signifie pas que nous ne devons pas respirer, que nous n'avons pas besoin de manger et de boire, que nous ne devons pas apprécier la santé et l'amitié. Jésus, en se faisant homme, a aimé tout cela, a joui de tout cela. Mais il a toujours vécu tout ce qui est humain comme un moyen de relation avec le Père, comme une occasion concrète de penser au Père, d'aimer le Père, de demander tout au Père, de louer le Père pour toute chose.

L'attente de Dieu ne mortifie pas le goût de la vie. Au contraire : elle le rend possible. Quand nous attendons seulement l'immédiat de la vie, ce que nous pouvons saisir nous-mêmes sans engager notre cœur dans le désir de l'infini, nous faisons tout de suite l'expérience de la déception; tout de suite le fruit que nous avons arraché de l'arbre et que nous tenons en main nous déçoit, nous rend plus vides, plus tristes. Au contraire, il nous est donné d'expérimenter, avec stupeur, que plus nous désirons et attendons Dieu en chaque fraction de notre vie, et plus nous profitons de la vie à chaque instant, dans les moindres détails.

L'attente de Dieu remplit le temps, remplit l'instant, comme lorsque le vent donne forme et tension à la voile et permet à la barque de se déplacer, d'avoir une direction, un élan. Mais le vent gonfle la voile parce qu'il souffle plus loin que le point où se trouve la barque, parce qu'il souffle vers un espace infini. Ou l'eau du ruisseau qui fait tourner la roue, puis la meule du moulin : c'est parce que l'eau

s'écoule vers la mer. L'eau stagnante n'a pas l'énergie nécessaire pour faire tourner la roue du moulin. Par contre, l'eau qui se jette dans la mer la possède. Et l'énergie est précisément dans cette destination, dans cette direction décidée vers l'espace infini de la mer.

Il en est de même dans notre vie : plus nous tendons à désirer Dieu, à attendre Dieu, et plus le moindre mouvement, la moindre étape dont se compose l'existence humaine se trouve animée d'une puissance, d'une vitalité qui serait impossible autrement, et qui surprend, parce que de fait c'est un miracle, une œuvre de Dieu qui passe mystérieusement dans notre vie. Le grand miracle de Dieu dans la création de l'homme est le mystère de notre cœur fait pour désirer et aimer le Créateur. Le grand miracle de Dieu est notre liberté faite pour attendre Dieu, pour désirer Dieu.

L'œuvre de Dieu

Saint Grégoire le Grand, dans une homélie sur le prophète Ézéchiel, dit quelque chose de très beau : "L'œuvre de Dieu est d'attirer à lui les âmes qu'il a créées et de les rappeler aux joies de la lumière éternelle – *Opus Dei est animas quas creavit colligere, et ad æternæ lucis gaudia revocare*" (Homélie sur Ézéchiel, Lib. 2, Hom. 4,20).

L'œuvre de Dieu est de ramener à Lui nos vies faites pour Lui, en les attirant par la beauté joyeuse de la lumière éternelle, c'est-à-dire la lumière de son Visage. L'œuvre de Dieu est au fond la miséricorde de bras grands ouverts pour nous recevoir dans son cœur de Père. Jésus est venu pour accomplir cette œuvre, pour servir cette œuvre du Père, pour incarner, c'est-à-dire rendre visible et perceptible dans le temps, cette attraction de Dieu qui donne sens et plénitude à la vie de tout homme.

Et chacun de nous est appelé à coopérer avec Dieu dans cette œuvre, pour soi-même et pour tous. On coopère avec Dieu pour tous si on coopère pour soi-même. Qui se laisse attirer à la communion avec Dieu, qui se laisse attirer vers l'union à Celui qui nous fait, participe à l'œuvre de Dieu qui attire toutes les âmes, tous les cœurs à Lui.

Cette œuvre personnelle et pour tous anime l'Église, elle est la nature et la mission de l'Église. Une communauté est vivante si en elle et à travers elle on coopère à l'attraction de Dieu incarnée dans le Christ, manifestée dans le visage du Christ, et destinée à toutes les âmes que Dieu crée.

La mission de chacun dans l'Église, la mission de l'Église en chacun, est l'attraction de Dieu qui nous accueille, qui nous rassemble, qui nous rappelle, pour faire de nous une seule chose avec Lui. Cette attraction qui, en nous unissant à Dieu, nous rend participants de la joie lumineuse de son éternité est la beauté de Dieu, la beauté de son amour, son infinie miséricorde.

Cette œuvre, Jésus l'a incarnée jusqu'à la mort sur la Croix : « "Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes". Il signifiait par là de quel genre de mort il allait mourir. » (Jn 12,32-33)

Se rendre disponibles pour cette œuvre de Dieu qui se réalise dans l'attraction du Christ crucifié, afin que tous les hommes puissent être rassemblés dans la communion avec le Père, dans la joie de l'Esprit, est l'engagement le plus approprié et responsable que nous puissions offrir au monde. Parce que les problèmes du monde, les tragédies du monde, ne peuvent trouver le salut que si, à travers nous, le Christ peut venir et nous attirer à Lui, au Père. Nous sommes créés pour cela, et tous les hommes, toutes les âmes, même celles des pires ennemis de l'humanité – de leur humanité et celle des autres – ne peuvent trouver salut et accomplissement sinon sur la voie tracée par l'attraction de Dieu au cœur de l'homme.

"Plus qu'un veilleur ne guette l'aurore..."

Cette conscience de foi, que le Christ nous annonce et nous donne, est ce qui transforme notre vie, et donc notre manière de vivre le temps.

Dans le Psaume 129, nous lisons : "Mon âme attend le Seigneur plus qu'un veilleur ne guette l'aurore. Plus qu'un veilleur ne guette l'aurore, attends le Seigneur, Israël. Oui, près du Seigneur est la miséricorde." (Ps 129,6-7)

Les sentinelles durant la nuit attendent l'aurore, attendent le matin. C'est-à-dire qu'ils vivent le temps en attendant un autre temps, ils vivent un moment en attendant un autre moment. Ils vivent en attendant un temps meilleur que celui qu'ils sont en train de vivre. Israël, au contraire, est éduqué à attendre Quelqu'un, à attendre le Seigneur, et cela change tout. Le temps n'est plus seulement attente d'un autre temps, le temps n'attend plus seulement lui-même, mais il est attente de l'éternel. Attente de l'éternel dans le temps. Attente dans le temps, mais de Quelqu'un, mais d'une rencontre. Le temps pourrait rester comme il est, rester fatigant, douloureux, mortel comme il est, mais il devient espace de relation, de rencontre, de présence. Et cela change tout, comme en témoignent les saints, les martyrs et tant de témoins autour de nous et parmi nous.

Cette position du cœur, qui du temps n'attend pas un autre temps mais la venue du Seigneur, nous rend libres. La liberté chrétienne, la liberté de la foi, c'est justement le reflet de l'attente de l'Éternel dans le temps. Parce que cela libère de la dictature que nous nous imposons à nous-mêmes, et aux autres, quand notre bonheur dépend seulement de ce qui nous échappe, de ce qui passe, ou de ce qui se passera dans un instant, même si nous le saisissons.

Seule la relation avec l'Éternel permet de vivre dans le temps avec liberté, la liberté d'un détachement qui nous donne de tout respecter, de tout laisser exister, et donc de tout aimer sans conditionner quoi que ce soit avec nos projets, notre attente, notre soif de possession.

Saint Martin de Tours, avant de mourir, disait : "Seigneur, si je suis encore nécessaires à ton peuple, je ne refuse pas le travail : que ta volonté soit faite !". Et son biographe commente : "Il ne craignait pas de mourir, et il ne refusait pas de vivre." (Sulpice Sévère, *Vie de Saint Martin, Lettre 3,11.14*). Telle est la maturité de la liberté chrétienne : être libre de la peur, de la peur de la mort, mais aussi de la peur de la vie, de la peur de la peine de vivre, de servir, de donner la vie. Seule une telle position contredit toute la culture qui craint la mort sans aimer la vie, la culture de l'avortement, de l'euthanasie, du terrorisme, de la guerre, de l'individualisme, de l'auto-référentialité stérile.

Jeux d'amour

Mais précisément, c'est une question de liberté, une liberté que la venue du Christ rend responsable. Toutes les paraboles et tous les discours de Jésus sur la vigilance chrétienne parlent d'une responsabilité, de notre liberté provoquée par le fait qu'Il vient, qu'Il arrive maintenant, en cette heure, l'heure que nous sommes en train de vivre.

L'Apocalypse parle du Christ comme de "Celui qui est, qui était et qui vient" (Ap 1,8). Que le Christ soit Celui qui *est* et qui *était*, cela peut ne concerner que Lui. Dieu *est* en lui-même, il peut *être* même seulement pour Lui. Mais le fait qu'Il *vienn*e est pour nous, Il vient pour rencontrer chacun de nous, Il vient à notre recherche, c'est une offre pour nous, un événement qui interpelle notre liberté, la liberté de L'attendre, la liberté de L'accueillir et de Le suivre.

Jésus vient et nous attire ; Il se donne à nous et suscite en nous le désir de nous donner à Lui. L'Avent et Noël. La Croix et la Résurrection. Il vient, Il descend, jusqu'à l'étable de Bethléem, jusqu'à la tombe, jusqu'aux enfers, pour nous attirer à Lui qui s'est incarné, à Lui qui est né, à Lui qui est présent, à Lui qui est crucifié, à Lui qui est ressuscité. Et le Christ ressuscité continue ce "jeu", Il vient et disparaît, Il vient et attire. "*Sono scherzi di amore* – Ce sont des jeux d'amour", écrivait le saint Padre Pio à une de ses filles spirituelles.

La miséricorde de Dieu est toute entière dans sa venue vers nous pour nous attirer à Lui. Nous apercevoir de cela et entrer dans ce "jeu" transforme toute la vie, allume en elle la lumière de la beauté de Dieu qui transfigure toutes choses, même les plus misérables et laides de notre humanité. Toute notre vie devient un espace précieux et partagé avec tous, où le Christ vient pour nous prendre avec Lui et retourner au Père.